

Recherche d'une dialectique pour les Etats-Unis d'Europe

ROBERT ARON
Paris

Les efforts tentés actuellement par les pays d'Europe Occidentale pour réaliser leur union, ne répondent pas simplement à des soucis politiques, ne visent pas simplement à écarter les risques menaçants de guerre. Sans doute cet objectif pratique est-il pour eux essentiel. Mais il ne pourra être atteint de façon durable que si la constitution de l'Europe Occidentale, premier pas vers celle des Etats-Unis d'Europe, résout, à côté des problèmes de technique ou de pratique politique, un problème de civilisation, un problème philosophique. Ce qui fait le drame et ce qui constitue la mission de ce petit morceau de terre, de cette mosaïque absurde de nationalités enchevêtrées, dont chacune naguère encore s'enfermait jalousement dans ses frontières et croyait pouvoir se tirer d'affaire en renforçant sa centralisation politique et son autarchie économique — ce qui fait la vocation de l'Europe Occidentale, c'est qu'on peut lui appliquer la formule dramatique de Pascal à propos de Jésus: "Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde". De même la fatalité ou la vocation de l'Europe, c'est sans doute de rester éternellement en agonie — en donnant à ce mot non pas le sens des convulsions annonciatrices du trépas, mais celui des combats, des luttes que tout au long de son existence chaque être mène contre les forces de mort et qui constituent par là même la meilleure preuve de sa vitalité et parfois de sa vocation.

Cette Europe perpétuellement en lutte pour accomplir ou retrouver de siècle en siècle sa mission civilisatrice, cette Europe, dont les limites spirituelles ne coïncident pas toujours avec ses frontières géographiques, et qui sur son continent même exclut certains hommes ou certaines collectivités, et qui hors de son continent appelle tous ceux qui participent à son idéal humaniste — cette Europe, à la fois imma-

nente et transcendante, à la fois locale et universelle, cette Europe qui peut-être aujourd'hui, par les possibilités de rénovation spirituelle qu'elle renferme, redevient elle aussi un "nouveau monde"— cette Europe, comment définir son esprit, comment dégager sa philosophie, en présence des divers mouvements politiques qui s'efforcent de réaliser son unité?

Si paradoxal que cela puisse être on peut dire qu'au point de vue philosophique, qui est sans doute l'essentiel, les deux conceptions entre lesquelles l'Europe joue sa destinée, celle du conservatisme libéral et celle du socialisme totalitaire, procèdent d'une même origine, que l'on retrouve chez Descartes; lorsque celui-ci, dans le *Discours de la méthode*, après avoir fixé les règles pour l'usage de la raison, en indique les conséquences pour les différents ordres d'activité pratique, partout il annonce l'élimination des formes spontanées et naturelles de la vie au profit des schémas artificiels et théoriques de l'esprit géométrique. En matière d'urbanisme par exemple il préfère les cités construites sur plans et d'après des épures à celles qui spontanément se sont constituées au cours des âges. Il condamne celles-ci dont "on dirait plutôt que c'est la fortune que la volonté de quelques hommes usant de la raison qui les a ainsi disposées". En matière politique, pareillement il élimine la coutume. Se rattachant dans l'antiquité à Sparte, annonçant pour l'avenir la position des Jacobins, il désapprouve les peuples dont les lois sont sorties progressivement des usages, et les considère comme moins policés que ceux qui "dès le commencement qu'ils se sont rassemblés ont observé la constitution de quelque prudent législateur". Ainsi prédominance de l'idée sur les faits, de la raison sur l'expérience, de la forme politique sur le contenu vivant. Elle ne nous étonne pas chez l'homme qui a formulé le postulat de l'idéalisme en affirmant: "toute idée étant un ouvrage de l'esprit, sa nature est telle qu'elle ne demande de soi aucune autre réalité formelle que celle qu'elle reçoit et emprunte de la pensée et de l'esprit dont elle est seulement un mode".

Il ne nous surprend pas non plus, maintenant, de trouver cette commune origine aux conceptions en apparence opposées des nationalismes libéraux et de l'internationalisme marxiste qui tous deux, pour faire l'Europe, se la figurent sous forme d'entités politiques dominant ses réalités, faisant abstraction souvent des caractères particuliers et des intérêts de ses peuples.

Pour les libéraux, ces entités sont multiples, et ce sont les Etats-Nations qui composent l'Europe actuelle. Etats-Nations, c'est-à-dire formations politiques d'inspiration jacobine, "unes et indivisibles", dont chacune s'enferme à l'intérieur de ses frontières avec la rigueur et l'exclusivisme d'un concept abstrait de l'esprit voulant dominer les faits et les réalités vivantes.

Pour les totalitaires, le but est de fondre ces entités multiples en une entité supérieure ou bien unique. Tendance propre à tous ces schizophrènes que sont souvent les conquérants. Tendance propre à tous les faiseurs de systèmes, à tous les esprits abstraits, même quand cette abstraction ou ce système a l'air de s'appuyer sur cette réalité vivante et concrète que représente l'Europe.

Ce n'est ni dans le sens de cette entité unique, ni dans celui des entités antagonistes et multiples que réside la solution. Il est heureusement une autre possibilité.

Il y a en effet à l'heure actuelle trois conceptions pour faire l'Europe, qui toutes trois correspondent à des positions philosophiques nettes. Les deux premières représentent des courants divergents mais provenant d'une même source dans ce fleuve idéaliste, dont nous venons très rapidement de préciser l'origine. La troisième représentant un cours neuf, qui peut-être, pour reprendre une expression du vieux français, nous mène au Hâvre du salut.

Première position, Idéalisme à forme totalitaire. Le "prudent législateur", évoqué par René Descartes, peut s'appeler successivement du nom d'un dictateur venant de droite ou bien de gauche, il subordonne les données européennes, les réalités nationales, les besoins des populations à une volonté géante et insensée d'unité totalitaire: celle-ci par une sorte de fatalité, montrant que la mission de l'Europe est faite du respect de ses diversités, finit toujours par s'effondrer, en entraînant d'ailleurs souvent avec soi des catastrophes.

Dans le cas de l'U.R.S.S., cet idéalisme totalitaire s'accompagne d'un mouvement dialectique, sur lequel nous reviendrons. C'est un idéalisme dynamique.

Deuxième position. Idéalisme libéral qui sur le plan européen anime ceux que l'on appelle les *unionistes*. Ceux-ci ne prétendent pas unifier tous les Etats dans une autarchie unique, mais ils se bornent à respecter ces autarchies partielles et multiples que constituent les Etats. C'est-à-dire que selon eux, pour réaliser l'Europe, il suffit

d'unir des Etats, dont la structure politique, administrative, économique répugne à cette union. Ils croient que l'on peut faire l'Europe sans qu'aucun des Etats participants abandonne organiquement aucun de ses privilèges ou de ses fonctions nationales. Les échecs de la S.D.N. pas plus que ceux de l'O.N.U. ne semblent leur avoir ouvert les yeux sur cette erreur de principe. C'est qu'ils sont idéalistes et qu'en théorie, en raison géométrique, rien n'empêche que des idées s'ajoutent à d'autres idées comme des chiffres à d'autres chiffres, tandis qu'en réalité, dans la pratique de la vie, dans la coutume, des unions, pour être fécondes, doivent consentir des sacrifices et des concessions réciproques. En outre, un idéalisme libéral s'accompagne d'une conception statique et théorique de l'histoire. Ils énoncent des principes fixes, permanents et immuables, auxquels il s'agit d'adapter les institutions, sans qu'un processus dialectique permette d'envisager l'insertion de ces institutions dans le déroulement de l'histoire. Ils rédigent et rerédigent des Déclarations des Droits, conçues pour l'éternité et s'étonnent après coup de voir que les faits ne s'y conforment pas : ainsi en formulant les règles abstraites d'une liberté théorique, il leur arrive souvent de préparer la dictature.

Après ces deux branches de l'idéalisme, voici la troisième position, la position fédéraliste. Elle constitue la réaction spontanée et naturelle de l'Europe continentale et occidentale pour effectuer son salut : Paris, Bruxelles, Rome, Cologne ont été les principaux centres où elle s'est manifestée. C'est dans ce quadrilatère spirituel qu'elle recrute surtout ses principaux défenseurs.

La position fédéraliste implique philosophiquement deux éléments principaux : d'abord une réaction contre l'idéalisme, un retour aux réalités, qui implique pour la politique extérieure une dévalorisation partielle du concept même de frontières, qui implique à l'intérieur une limitation de la centralisation administrative et politique. Ainsi se marque sur les deux plans une réaction contre la conception une et indivisible des Etats-Nations modernes, transcription en politique des erreurs idéalistes.

Le fédéralisme implique donc, dans le cas particulier de l'Europe, que les divers Etats qui doivent y participer acceptent certains abandons de souveraineté au profit d'institutions européennes, soit politiques, telles que l'Assemblée Européenne dont on cherche pour le moment à minimiser le rôle en la réduisant à être un organisme con-

sultatif, soit économiques, telles que des Sociétés Européennes du Crédit et de l'Énergie, dont le plan a été établi à l'instigation d'un grand Européen, Maurice Lambilliotte, conseiller économique du Premier Ministre Belge. Il implique également que dans le gouvernement de l'Europe ne participent pas seulement les délégués des formations politiques, trop soumises souvent à des idéologies, mais les représentants des groupements professionnels et syndicalistes, des grandes familles spirituelles... en un mot de tout ce qui constitue la réalité de ces vies nationales qu'il s'agit de coordonner en une vie européenne.

C'est justement par ce retour à la réalité que le fédéralisme européen peut marquer sa réaction contre les deux formes d'idéalisme que nous avons signalées.

Il le peut également, sur le plan philosophique, par l'adoption d'une dialectique qui lui soit propre. S'il y parvient, il se distinguera également du conservatisme libéral, qui a pour caractère, nous l'avons vu, d'être statique, de répugner à toute dialectique, et de manquer ainsi de perspective historique — et du marxisme, qui, lui, s'inscrit dans l'histoire, mais au moyen d'un mouvement dialectique, dont nous percevons les défauts et à qui il convient d'opposer aujourd'hui une dialectique plus souple, plus vivante et plus adaptée aux nécessités spirituelles et pratiques de notre temps.

Pour faire aujourd'hui le bilan de la dialectique marxiste, non pas d'un point de vue formel mais d'un point de vue appliqué, ou comme on dit engagé, il est commode de se référer à un exemple donné par Engels. Celui-ci explique, d'un point de vue dialectique, la métamorphose que subit un grain d'orge germant dans un terrain et un climat favorables. La présence de ce grain d'orge correspond au premier temps dialectique, c'est-à-dire à la thèse. Ce grain ensuite germe et périt, c'est-à-dire, selon Engels, est nié. A sa place, surgit une plante qui est ainsi la négation du dit grain, et dont l'apparition constitue le second temps dialectique c'est-à-dire l'antithèse. Puis voici le troisième temps, la synthèse: la nouvelle plante, elle-même, après avoir grandi et produit de nouveaux grains, périt aussi, c'est-à-dire est niée à son tour.

Ainsi pour Engels, le mouvement dialectique se réduit à une cascade de négations, et il ne distingue pas entre celles qui aboutissent à une naissance et celles qui aboutissent à une mort. Il ne distingue pas entre la transformation du grain en plante, et la mort de la plante

qui a produit tous ses grains. Pourtant le cas n'est pas le même: le grain dont le germe se développe ne meurt pas mais se transforme et se prolonge organiquement. La plante qui meurt, après avoir disséminé ses grains, meurt réellement. Dans un cas il y a transformation de la vie; dans l'autre cas, il y a mort. En prétendant que le développement de la vie se fait non pas de vie en vie, mais de vie en mort et de mort en vie, en intercalant partout, même là où elle n'a que faire, la mort comme un intermédiaire obligé et automatique entre deux moments de vie, Engels aboutit à une vue abstraite, c'est-à-dire irréaliste de l'histoire. En prétendant instituer une dialectique de vie, il aboutit en réalité à une dialectique de mort.

C'est là, je crois, le point central des erreurs marxistes. C'est là ce qui explique que sur le plan politique également la dialectique marxiste n'envisage de progrès possible qu'à condition de détruire ce qui existe, et que sur le plan de l'action européenne elle n'envisage de faire l'Europe qu'en mettant à mort les nations qui la composent, qu'en supprimant leur indépendance.

A cette hantise de la mort s'oppose, dans la perspective fédéraliste, une dialectique de vie, c'est-à-dire de continuité dans le progrès et d'évolution dans l'histoire. Elle a d'abord sa première origine dans la dialectique proudhonienne. A cette idée que la mort constitue les synthèses obligatoires, dont Engels nous a fourni un exemple, Proudhon oppose la conviction que le déroulement du progrès ne comporte pas ce temps mort que l'on appelle synthèse. Et c'est la phrase fameuse: *"Les termes antinomiques ne se résolvent pas plus que les pôles opposés d'une pile électrique ne se détruisent; ils ne sont pas seulement indestructibles; ils sont la cause généralisée du mouvement, de la vie, du progrès; le progrès consiste à trouver, non leur fusion, qui serait leur mort, mais leur équilibre, équilibre sans cesse instable variable selon les développements mêmes des sociétés"*.

Ainsi la dialectique de Proudhon s'oppose à celle de Marx et d'Engels, en ce qu'elle substitue l'équilibre, c'est-à-dire le maintien de la tension entre les éléments antinomiques, à la synthèse, c'est-à-dire l'abolition de cette tension. Elle conserve les difficultés et les luttes de la vie, au lieu d'y substituer l'apaisement et l'écrasement de la mort. Sur le plan politique, elle maintient les libertés, même divergentes, même contradictoires, au lieu de les écraser sous le poids de la dictature. Sur le plan de la reconstruction européenne, elle maintient

les indépendances nationales, au lieu de les écraser sous l'hégémonie d'un Etat dominateur, au service d'une idéologie exclusive.

Mais encore faut-il que ce maintien des libertés n'aboutisse pas à l'anarchie, que ce maintien des indépendances nationales n'aboutisse pas à une nouvelle balkanisation de l'Europe. Encore faut-il, ce qui est le grand problème de notre époque, organiser les libertés et coordonner les indépendances. Ce qui oblige la dialectique pour les Etats-Unis d'Europe, tout en s'inspirant de la dialectique proudhonienne, à la préciser et même à la dépasser.

Ce dépassement peut se faire en fonction de deux apports spirituels nouveaux survenus depuis peu de temps. L'un est celui d'un jeune penseur français, inspirateur du renouveau personnaliste et fédéraliste, mort prématurément il y a seize ans en 1933, Arnaud Dandieu. L'autre est celui plus récent encore de certains ouvrages français qui tirent les conséquences méthodiques et philosophiques des progrès de la connaissance scientifique. Entre autres un livre étonnant paru il y a quelques semaines, *L'Homme et l'évolution* de M. Albert Vandel.

Arnaud Dandieu croit, comme Proudhon, qu'une dialectique vivante ne comporte ni temps mort, ni synthèse autoritaire. Comme Proudhon, il admet la permanence des facteurs antagonistes. Mais poussant plus loin que Proudhon l'analyse de ces facteurs, il affirme que tout acte vivant comporte des éléments de deux sortes: d'une part des éléments libres et créateurs, d'autre part des éléments automatiques et techniques. Chaque acte vivant, chaque création nouvelle de la vie s'appuie sur une sorte de résidu d'actes antérieurement accomplis. L'éducation sur le plan individuel, la rationalisation sur le plan industriel, l'administration des choses et des hommes sur le plan politique et économique, constituent des ensembles techniques qui dispensent l'homme d'avoir à refaire chaque fois les efforts de création qu'il a autrefois accomplis, qui constituent en quelque sorte l'armature méthodique et technique de sa liberté.

La liberté exige donc, comme le disait Proudhon, que l'on maintienne l'un et l'autre, que l'on maintienne d'une part les facultés créatrices de l'homme, que l'on maintienne d'autre part tous ces mécanismes techniques, qui, en le dispensant de refaire les efforts d'invention déjà accomplis, lui permettent d'en effectuer d'autres, et de progresser sans cesse. Mais la liberté exige en outre, et c'est l'apport

de Dandieu, que l'on reconnaisse une hiérarchie entre ces deux zones de l'activité humaine, entre la zone créatrice d'une part, et la zone rationalisée, technique et mécanisée.

Si l'on ne reconnaissait pas la nécessité de la technique, administrative, industrielle, éducative... la liberté créatrice ne pourrait plus s'accomplir, et périrait par anarchie.

Mais inversement, si l'on subordonnait la liberté aux techniques qui ont pour objet de la servir et de rendre ses progrès possibles, si, comme dans les régimes totalitaires, on faisait de l'administration, de la police, les maîtres du gouvernement au lieu d'en être les auxiliaires et les subordonnés, la liberté créatrice ne pourrait pas davantage s'accomplir, et périrait par étouffement.

Il faut donc prévoir une hiérarchie entre les automatismes gouvernementaux ou techniques, et les forces de liberté. Les premiers sont au service des secondes. La liberté est supérieure à tout moyen pour l'accomplir, à tout instrument pour la servir. Encore faut-il que ces moyens et ces instruments existent et, dans leur domaine limité et subalterne, fonctionnent avec précision.

Cette conception de Dandieu annonçait à vingt ans de distance les découvertes des savants modernes sur les conditions de la vie. Faisant l'analyse de l'adaptation des espèces vivantes, M. Albert Vandel montre qu'elle aussi comporte deux éléments distincts, l'un un élément mécanique, qui correspond aux nécessités physiques de la vie, et qui peut se traduire en termes de déterminisme, l'autre un élément spontané, qui correspond aux données spirituelles de la vie et qui doit s'exprimer en termes de liberté. Et M. Vandel conclut en ces mots qui rejoignent nos préoccupations dialectiques: *"C'est ce double aspect de l'adaptation qui en a rendu si longtemps l'interprétation délicate. Mais la vie nous offre constamment des exemples de ces doubles perspectives orientées en des sens divergents. Nous avons déjà montré que la vie est tout à la fois mécanisme et spontanéité"*.

Elle est mécanisme et spontanéité. Mais elle est aussi subordination du mécanisme à la spontanéité. Car M. Vandel démontre, contrairement aux doctrines évolutionnistes du XIX^{ème} siècle, que la vie n'est pas sortie de la matière mais qu'au contraire la matière inerte est le résidu, sinon peut-être de la vie, du moins d'un dynamisme, d'où la vie s'est dégagée. Il fait du déterminisme le résidu de la création, rejoignant ainsi la hiérarchie proposée par Arnaud Dandieu.

Ainsi de nos jours se prépare et s'affirme une dialectique nouvelle. Une dialectique qui répugne aux temps morts de la synthèse, comme aux confusions de la vie, quand celle-ci manque d'un principe d'ordre et de hiérarchie.

On voit sans doute, dans quel sens cette dialectique peut être dite européenne, et dans quel sens l'Europe, si elle veut se réaliser, doit se conformer à son processus nouveau.

L'Europe ne se fera que dans une perspective historique et progressive, non pas dans le statisme d'intérêts conservateurs.

L'Europe ne se fera pas en abandonnant les libertés et les diversités des pays qui la constituent, non plus qu'en renonçant aux techniques unificatrices qui aujourd'hui sont nécessaires pour accomplir son progrès.

Elle subordonnera les moyens de son unité au respect de ses diversités nécessaires. Elle renforcera le génie des peuples qui la composent par la mise en vigueur d'institutions techniques ou administratives qui seront communes à tous. Elle assurera la liberté en rendant plus stricts et plus efficaces les automatismes qui en sont les instruments.

Tout acte humain s'inscrit dans deux sortes de coordonnées. Des coordonnées de création et d'esprit. Des coordonnées d'obéissance aux nécessités physiques, d'automatisme et de matière.

Si l'Europe qui veut aujourd'hui se créer, réussit à exprimer dans son organisation même cette double nature qui est nôtre, si elle l'incarne et l'applique en fonction des exigences d'une dialectique nouvelle, alors peut-être, selon le mot d'un écrivain qui a vécu en cette ville, Antoine de Saint Exupéry, redeviendra-t-elle à nouveau la terre des hommes, et sans doute la Terre de Dieu, ayant accompli son salut, dans les deux sens, matériel et spirituel, de ce mot.